

LA FUITE

Quarante ans après Gauguin et les Marquises, trente après Gide et la Tunisie, Paul Bowles aura été un des derniers Occidentaux à avoir été « révélés » sensuellement par la découverte des colonies. Cherche-t-il à se perdre ou à se trouver, en débarquant à Tanger dans les années 30 ? Une force irrésistible pousse le jeune New-yorkais à aller au plus loin de lui-même – peut-être la même qui changera ce musicien homosexuel en littéraire assidu au contact de sa femme Jane, elle-même écrivain.

La réédition de tous les romans de Bowles en Quarto montre qu'un même principe de fuite anime tous ses personnages. Ne pas s'attacher, affectivement ou géographiquement, s'écouler comme le vent, le sable ou la musique, rêver, attendre, espérer parfois, sans être dupe, telle est leur *motto*. Ils arrivent trop tard en Afrique pour croire encore en une quelconque utopie ; après avoir dénaturé le

paysage et les hommes, avec ses publicités pour Coca-Cola et son « universalisme » fallacieux, le système colonial commence lui-même à donner des signes d'épuisement. Animé par une même bougeotte désabusée, si l'on en croit ses *Mémoires d'un Nomade*, Bowles n'est pas qu'un orientaliste décapant, il est aussi un snob qui veut échapper à tout prix à la classe moyenne ; *par le haut*, à travers les amitiés flatteuses qu'il entretient en Occident, de Cocteau à Capote, comme *par le bas*, au Maroc, dont les putains aveugles et les charmeurs de serpents lui confirment sa misère et sa supériorité. On pourrait même soupçonner cet Américain d'avoir voulu, à la Henry James, se réenraciner à rebours, en menant une vie « à l'anglaise » dans Tanger, aux côtés d'un cadet déchu de la famille royale comme David Herbert...

Bowles est un sceptique qui croit aux sortilèges. Le roman est l'outil privilégié du réaliste : la trahison et le vol, chez lui, suivent de près l'envoûtement – voir l'étonnante rencontre avec Marhnia, à l'aube du *Thé au Sahara*. Secs, méprisants ou étroitement rationalistes, des Blancs s'y perdent dans les sables d'une culture incompréhensible, se liquéfient sous le soleil, en sont ramenés à leur anonymat placentaire. Cette trilogie - départ, maraboutisation et chute - se double d'une dialectique qui fait de chacun l'esclave et le maître de l'autre, à tour de rôle. Tout comme l'Orient enjôleur s'avère plein d'êtres bizarres,

d'animaux menaçants et de microbes vengeurs, l'être désiré révèle dans cette fuite en avant sa folie ou son incompatibilité – le modèle étant clairement Jane Bowles, qui finira à l'asile. L'être désirant, lui, cherche déjà ailleurs satisfaction, dans sa soif insatiable de nouveaux horizons.

Paul Bowles est en fin de compte plus libre dans la nouvelle, dont la brièveté se prête mieux au flou et aux sortilèges, que dans ces machines romanesques. Il y donne volontiers la première place aux personnages arabes, et parfois même bascule tout entier dans *leur* monde, quand il prête sa plume à des conteurs comme Mrabet (*Le citron*) ou Choukri (*Le pain nu*). Le musicien retrouve alors l'écrivain pour « noter » ces mélopées venues du fond des âges où des enfants, chassés par leur père, sont recueillis par des putains qui les initient au haschich. Comme si la dérive existentielle était la règle, de ce côté de la barrière aussi.

Claude ARNAUD

Paul Bowles, *Romans (Un thé au Sahara, trad. par H. Robillot et S. Martin-Chaufier, revue par N. Daladier) Après toi le déluge (trad. Par M. Vitton, révisé par N. Daladier), La Maison de l'araignée (trad. Par Cl.-N. Thomas), La Jungle rouge (ibid). Précédé de « Vie et Œuvre (1910-1999) » par N. Daladier. Gallimard, Quarto.*

Bowles/Mag Litt :

<http://www.magazine-litteraire.com/content/critiques/article.html?id=12104>